HAL
open science

La quête des “gréviculteurs

Xavier Vigna

To cite this version:

Xavier Vigna. La quête des “gréviculteurs. Critique : revue générale des publications françaises et étrangères, 2017, 843-844, pp.714-725. hal-01705239

HAL Id: hal-01705239

https://u-bourgogne.hal.science/hal-01705239v1

Submitted on 9 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

LA QUÊTE DES « GRÉVICULTEURS »

Xavier Vigna

Editions de Minuit | « Critique »

2017/8 n° 843-844 | pages 637 à 648

ISSN 0011-1600
ISBN 9782707343789

Article disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/revue-critique-2017-8-page-637.htm

Pour citer cet article :

Xavier Vigna, La quête des « gréviculteurs » , *Critique* 2017/8 (n° 843-844), p. 637-648.

Distribution électronique Cairn.info pour Editions de Minuit.
© Editions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

La quête des « gréviculteurs »

Michelle Perrot

Les Ouvriers en grève (France 1871-1890)	Paris/La Haye, Mouton, 1974, 900 p.
Mélancolie ouvrière	Paris, Grasset, 2012, 187 p.

En 2012, Michelle Perrot est partie à la recherche de Lucie Baud, ouvrière gréviste à Vizille et Voiron entre 1902 et 1906, et auteure d'un bref récit de ces conflits, paru pour la première fois en 1908[1]. Dans le portrait qu'elle brosse de Lucie Baud, l'historienne rappelle que « pour [des femmes comme elle] plus encore que pour leurs compagnons, la grève, c'est l'échappée belle[2] ». Cette remarque figurait déjà dans la thèse consacrée aux ouvriers grévistes qu'elle a soutenue en 1971 et qui a été publiée en 1974[3]. L'historienne y formulait aussi un regret : « On aimerait naturellement connaître les meneuses de la grève. Mais l'obscurité, l'anonymat, le préjugé, les dissimulent plus encore que leurs camarades masculins, plus qu'eux suspectées, quoique différemment, taxées non "d'esprit fort", mais de "mœurs légères", non de conviction mais d'"exaltation", non d'audace, mais d'"aplomb" » (*OG*, p. 325). Par là, l'enquête de 2012 reprend et prolonge un immense travail, salue des compagnonnages intellectuels et s'inscrit dans une fidélité à l'histoire ouvrière. Depuis la parution de ces *Ouvriers en grève. France 1871-1890*, qu'on peut bien appeler, comme l'auraient fait les compagnons au XIXe siècle, son chef-d'œuvre,

1. L. Baud, « Les tisseuses de soie dans la région de Vizille », *Le Mouvement socialiste*, juin 1908, p. 418-425.

2. M. Perrot, *Mélancolie ouvrière*, Paris, Grasset, 2012, p. 73. Titre désormais abrégé *MO*.

3. M. Perrot, *Les Ouvriers en grève. France 1871-1890,* Paris/La Haye, Mouton, 1974, t. II, p. 549. Titre désormais abrégé *OG*.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

Michelle Perrot occupe en effet une place tout à fait singulière dans ce champ historiographique si crucial et si fécond pour toute l'histoire sociale contemporaine. Explorant les territoires ouvriers, elle n'a cessé d'ouvrir de nouvelles pistes : celle de l'histoire des femmes et du genre n'est que la plus évidente. Mais la générosité de Michelle Perrot pour les ouvriers qu'elle étudie, l'acuité de sa lecture des sources lui font défricher des terrains et dessiner des perspectives. C'est donc une histoire ouverte qu'a pratiquée Michelle Perrot, par laquelle la discipline pourrait s'inventer de nouveaux avenirs.

Une fidélité tenace

Ce n'est pas de son propre mouvement, pourtant, que Michelle Perrot est venue à cette histoire ouvrière à laquelle elle devait ensuite se montrer d'une fidélité si tenace. Comme elle l'a raconté, elle envisageait d'abord une thèse sur les femmes. Mais Ernest Labrousse, alors titulaire de la chaire d'histoire économique et sociale à la Sorbonne, où il incarnait « un triple souci de rigueur, de réflexion théorique et d'ouverture sociale », lui suggère de plutôt travailler sur les grèves.

Ce sujet presque imposé reflète en même temps la place centrale de la classe ouvrière dans la France du second après-guerre. À l'instar des catholiques progressistes, mais aussi d'une vaste constellation intellectuelle qui rassemble bien au-delà des seuls bataillons communistes, la jeune historienne conçoit en effet la classe ouvrière comme « la grande force montante, clé de notre destin et de celui du monde » – comme elle le dira une quinzaine d'années plus tard[4]. En même temps qu'elle entame cette thèse, elle enquête à Caen dans le sillage de Gabriel Le Bras sur les ouvriers sidérurgistes de la Société métallurgique de Normandie, leurs sociabilités ou leurs pratiques militantes. À cet engagement initial, Michelle Perrot donne deux prolongements : une adhésion au Parti communiste français qui sera de courte durée et sa participation, qui sera durable, aux travaux de l'Institut français d'histoire sociale. L'IFHS a alors perdu deux de ses trois fondateurs : Édouard Dolléans et Georges Bourgin ; le troisième, Jean Maitron, vient

4. M. Perrot, « L'air du temps », dans P. Nora (éd.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, p. 275.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

de lancer son immense *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*. Il est sur le point de fonder la revue *Le Mouvement social*, avec Ernest Labrousse, dont le statut et l'autorité seront précieux pour susciter le versement d'archives et imposer l'histoire ouvrière dans le champ universitaire[5].

En janvier 1959, Michelle et Jean-Claude Perrot signent pour la première fois le cahier de présence aux réunions de l'IFHS, aux côtés de Georges Haupt et Claude Willard. Ils retrouvent Annie Kriegel, arrivée en juin 1958, et seront bientôt rejoints par Madeleine Rebérioux, en avril 1960, Jacques Rougerie et François Bédarida, en mai 1960, Jean Bouvier et Rolande Trempé en novembre 1961[6]. Ainsi une génération d'historiens conflue-t-elle dans une revue presque entièrement consacrée à l'histoire du mouvement ouvrier et à l'histoire ouvrière. Cet engagement de Michelle Perrot dans le *Le Mouvement social*, que l'on repère dès le premier numéro de la nouvelle formule en mars 1961, la conduit à diriger de nombreux dossiers : « La mine et les mineurs » (1963), « Travaux de femmes dans la France du XIXe siècle » (1978), « L'espace de l'usine » (1983), « Métiers de femmes » (1987), « Jeunesses XXe siècle » (1994). Avec son époux Jean-Claude Perrot, Madeleine Rebérioux et Jean Maitron, elle a aussi collationné une vaste série de tracts et de textes recueillis dans l'université occupée du printemps 1968 et publié « La Sorbonne par elle-même », audacieux et passionnant recueil de documents pour une histoire immédiate[7].

Par ses initiatives et ses recherches, Michelle Perrot s'inscrit donc pleinement dans une conjoncture idéologique marquée par l'« obsession de la classe ouvrière » et la volonté de « la rejoindre ». Toutefois elle entend aussi se déprendre « de l'hagiographie, de l'anathème ou du lyrisme » ainsi que « [d]es fausses certitudes du schématisme jdanovien » (*OG*, p. 5). Ce souci explique sans doute son peu de goût pour une

5. M. Perrot, « C. E. Labrousse et l'histoire du monde ouvrier », dans A. Daumard *et al.*, *Présence d'Ernest Labrousse*, s. l., Association des historiens contemporanéistes, 1989, p. 102-114.

6. Cahiers de présence aux diverses réunions de l'IFHS : 1955-1969. Fonds Jean Maitron déposé au Centre d'histoire sociale du XXe siècle, carton 8.

7. « La Sorbonne par elle-même : Mai-Juin 1968 », *Le Mouvement social*, n° 64, juillet-septembre 1968.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

histoire du mouvement ouvrier relevant souvent d'une «histoire-bataille» (Ernest Labrousse) et sa volonté de privilégier *l'histoire ouvrière*, c'est-à-dire l'histoire sociale des mondes ouvriers. Elle se distingue en cela d'Annie Kriegel ou de Madeleine Rebérioux; et se situe, en revanche, dans un étroit compagnonnage avec Rolande Trempé, extraordinaire spécialiste des mineurs de Carmaux avec qui elle échange sur le rôle des ingénieurs dans les grèves, ainsi qu'avec Yves Lequin, qui a longuement étudié les ouvriers de la grande région lyonnaise et en qui elle voit le E. P. Thompson français[8]. Les thèses de Rolande Trempé, Yves Lequin ainsi que la sienne propre portent sur la période comprise entre 1848 et 1914, marquée par la seconde industrialisation, l'essor des grandes concentrations usinières et le développement d'une conflictualité vive. Si les problématiques de ces ouvrages diffèrent, leurs auteurs imposent alors ce champ d'étude au cœur de l'histoire contemporaine et l'on peut dire que c'est leur trio qui frappe les trois «coups» de l'histoire ouvrière en France.

L'inventivité de cette histoire sociale rencontre un élan puissant dans toutes les historiographies. Au Royaume-Uni, la *labour history* bénéficie des travaux pionniers d'Eric Hobsbawm – très vites traduits – mais aussi de ceux, d'abord plus confidentiels, d'E. P. Thompson. Klaus Tenfelde en Allemagne, Stefano Merli et Giuliano Procacci en Italie ou David Montgomery aux États-Unis explorent les formations respectives des prolétariats nationaux, contribuant à un âge d'or de l'histoire ouvrière que symbolisent parfaitement les sessions du Groupe de travail international d'histoire sociale moderne et contemporaine de la Maison des sciences de l'homme, organisées entre 1975 et 1977. Des historiens français y retrouvent leurs collègues britanniques (Hobsbawm et Thompson), allemands (Jürgen Kocka) ou américains (David Montgomery, Louise et Charles Tilly), etc[9]. Michelle Perrot y joue un rôle éminent.

---

8. «Avant-propos» chaleureux consacré à Rolande Trempé dans M.-D. Demélas (éd.), *Militantisme et histoire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000, p. 9-15 et «Yves Lequin et la formation de la classe ouvrière», dans *Ouvriers, villes et société. Autour d'Yves Lequin et de l'histoire sociale*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2005, p. 88.

9. «Les tables rondes de la MSH», *Le Mouvement social*, n° 111, avril-juin 1980, p. 34-36.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

La singularité d'une thèse

La grève, légalisée depuis 1864, se prête à une évaluation quantifiable, comme l'atteste une statistique qui ne cesse de se perfectionner ; elle peut s'inscrire dans des séries permettant d'établir des corrélations et des constantes. Michelle Perrot est ainsi en mesure de soupeser le poids de la conjoncture économique, le rôle de l'évolution des prix et des salaires, et en définitive de prendre en compte le schéma labroussien en trois paliers – économique, social et mental –, même si sa démarche d'ensemble vise par ailleurs à s'en démarquer. Elle recourt tout de même à la mécanographie pour quantifier aussi systématiquement que possible tous les aspects de la grève : elle repère sa croissance, calcule sa durée moyenne et sa fréquence selon les saisons, les jours de la semaine et les professions. Elle recense 4560 revendications qu'elle classe en rubriques permettant de faire apparaître le poids des revendications salariales. De même, quand elle analyse la morphologie de la grève, Michelle Perrot comptabilise systématiquement la présence ou l'absence d'organisations, les manifestations et les secours, les épisodes de violences comme les négociations, les *lock-out* ou les médiations opérées par l'État. Tandis que toutes les caractéristiques quantifiables de la grève sont ainsi mesurées et inscrites dans des chronologies fines, cette quantification permet de mettre en évidence les tendances lourdes et de se déprendre des clichés et des apparences.

Plus encore, la thèse articule magistralement une réflexion sur la composition de la classe ouvrière avec une analyse de ses répertoires d'action collective, selon l'expression nouvelle de Charles Tilly forgée au même moment pour saisir les modes d'expression des mouvements sociaux. Perrot insiste par conséquent sur la diversité de la classe, ses composantes juvénile, féminine et immigrée. Elle signale l'hostilité contre les étrangers et l'importance des troubles xénophobes (*OG*, p. 168-171), cherche à définir le «style» des grèves d'ouvrières (*OG*, p. 319), mais montre également combien la possession d'un métier influe sur la nature des conflits. Dans la troisième partie, portant sur le cours de la grève[10], elle analyse la morphologie des luttes, l'importance des réunions et des meetings,

10. Elle est ensuite éditée à part sous le titre *Jeunesse de la grève. France 1871-1890*, Paris, Éd. du Seuil, 1984.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

le développement des manifestations au cours desquelles les grévistes chantent d'abondance, se rendent en groupe devant l'usine ou les demeures patronales. L'historienne montre combien l'organisation des secours, se développant à mesure que le mouvement ouvrier se construit, pèse sur l'issue des conflits, en réduisant le nombre de « fainéants », c'est-à-dire les non-grévistes, potentiels. Les « jaunes » figurent parmi les cibles des violences, mais les grévistes s'en prennent surtout aux vitres des usines, souvent lapidées, plus rarement aux ingénieurs et aux patrons eux-mêmes : ceux-là sont plus fréquemment insultés et voués aux gémonies que véritablement malmenés.

Dans cette vaste fresque, l'analyse de la morphologie de la grève débouche sur une anthropologie historique des mondes ouvriers. Car Michelle Perrot brosse aussi un tableau de la condition ouvrière en croisant la presse militante, les revendications des grévistes et les multiples enquêtes diligentées par l'État et les réformateurs sociaux. Elle propose, par exemple, un passionnant chapitre sur l'ouvrier consommateur, dans lequel elle analyse la part des dépenses de vêtements et met en rapport le goût des ouvriers pour la Saint-Lundi avec leur possibilité de s'habiller en blouse et en casquette contre « les bienséances du dimanche bourgeois » (*OG*, p. 225-226). Elle rend également compte du goût ouvrier pour le bien manger et le bien boire, et analyse la consommation d'alcool comme une obligation sociale : « Un acte rituel auquel un prolétaire ne saurait se dérober sans déchoir » (*OG*, p. 236). De même, l'analyse de la vie collective des grévistes conduit l'historienne à traquer la langue des grévistes, une « langue à soi, qu'on invente et qu'on s'approprie, en marge de la langue commune », et donc à s'intéresser à l'argot des métiers (*OG*, p. 456-457).

À l'instar de bien des élèves d'Ernest Labrousse, Michelle Perrot déplace donc largement, avec sa thèse, le modèle de son maître. Mais ce débordement est plus profond : débordante, la thèse l'est d'abord par sa chronologie et aussi dans sa manière de dialoguer avec les sciences sociales. *Ouvriers en grève* embrasse ensuite une période plus longue que celle qui est annoncée par son sous-titre (les deux décennies 1871-1890). L'étude des grèves commence en amont, dès le Second Empire, et se prolonge jusqu'à la Belle Époque. Mais le livre bruit également des clameurs encore proches du printemps 1968 : pas moins de treize mentions, dans la troisième partie,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

établissent un vaste système d'échos entre la fin du XIXe siècle et le temps de l'écriture, celui des années 1968[11]. Il se nourrit par ailleurs d'un dialogue constant avec l'historiographie anglo-américaine et avec la sociologie ouvrière, depuis Maurice Halbwachs jusqu'à Georges Friedmann ou Paul-Henry Chombart de Lauwe. S'agissant de la période dont elle traite, Michelle Perrot lit toutes les enquêtes, celles des disciples de Le Play, évidemment, et celles de l'Office du travail comme les travaux presque ethnographiques de Jacques Valdour dans le premier XXe siècle, ainsi que des témoignages ouvriers. Elle cite à plusieurs reprises l'ouvrier libertaire René Michaud (*OG*, note 23, p. 316) et ne recule pas devant les sources orales : « Un vieil ouvrier, mort dans les années 1960 concierge à Paris, passé du guesdisme au communisme, me racontait son enfance de tisseur à Roubaix vers 1890, et la joie de ces carnavals, où, sous le couvert du masque, les ouvriers pouvaient railler les patrons sans crainte d'être inquiétés » (*OG*, note 53, p. 558). Les références à Marx, nombreuses, témoignent d'une familiarité plus étroite avec le militant qu'avec le théoricien, semble-t-il, d'autant que l'historienne reconnaît partager avec Rosa Luxemburg la croyance dans l'« initiative créatrice des masses » (*OG*, p. 446).

Le lecteur savoure ainsi une audace intellectuelle, une vivacité et un souci de faire feu de tout bois qui confèrent au livre une alacrité sans pareille, soutenue par le tempo de l'écriture. Michelle Perrot nous promène d'un bout à l'autre du territoire et nous met en présence des grandes figures du mouvement ouvrier, tout en se défiant de « l'histoire, quelque peu grisonnante, du syndicalisme » (*OG*, p. 431). Trace peut-être de son compagnonnage avec Jean Maitron, elle relève en toute occasion et avec une chaleur scrupuleuse « la pléiade des lucioles » (*OG*, p. 470), de tous les sans-grades de la grève,

11. Cette attention aux grèves de cette période est manifeste dans l'article : « Les problèmes de la main-d'œuvre industrielle », dans M. Daumas (éd.), *Histoire générale des techniques*, Paris, PUF, 1979, vol. 5, p. 477-509, notamment p. 504-506. Il n'est pas sans intérêt de mettre en rapport cette attention avec la participation de Michelle Perrot au Comité de soutien en faveur des grévistes en lutte contre le saturnisme à l'usine Penarroya de Lyon en 1972 aux côtés de Pierre Vidal-Naquet, Jean Bouvier, Madeleine Rebérioux ou Michel Foucault.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

campés, ainsi que leurs pratiques, en une phrase superbe : « Durs, bagarreurs, rouleurs, buveurs, véritables “gréviculteurs”, ces rebelles règlent avec la société un compte toujours ouvert » (*OG*, p. 472). Elle dialogue longuement avec le Zola de *Germinal*, le cite, l'étudie et lui répond ; mais cite aussi Proust et Beckett, ou évoque *Adalen 31*, le film du réalisateur suédois Bo Widerberg, sorti en 1969. L'écriture séduit. Michelle Perrot sculpte ses formules, elle a des raccourcis saisissants et évocateurs : « Toute marche a son Moïse, jeune et ardent si le mouvement l'emporte [...], sage mentor si l'ordre prime » (*OG*, p. 559). Son livre, empli de courbes austères et d'imposants tableaux, est aussi un livre *brillant*.

La fécondité de l'histoire ouvrière

Les pistes ouvertes par *Ouvriers en grève* n'ont pas cessé d'être parcourues depuis sa parution : par l'auteure elle-même et par ses successeurs ; et il faut dire un mot, pour finir, de cette fécondité.

L'histoire ouvrière généreuse que Michelle Perrot n'a cessé de pratiquer alimente, en premier lieu, toute une série de travaux dans lesquels elle prolonge, reprend et enrichit des thématiques esquissées dans sa thèse, débouchant de ce fait sur une histoire sociale du travail. La grève « éclaire la face dure, heurtée, contractée » du patronat, écrivait l'historienne (*OG*, p. 659). Elle reprend bientôt le dossier des stratégies mises en œuvre par les patrons pour triompher des grévistes. Elle utilise ainsi, à plusieurs reprises, l'ouvrage de Claude-Lucien Bergery *Économie industrielle ou science de l'industrie* (1831), dont le troisième volume, sur la direction de l'usine, abonde en conseils sur l'organisation du travail et la police des ateliers[12]. Elle analyse ensuite les représentations que la classe ouvrière se fait du monde patronal[13].

12. « Travailler et produire : Claude-Lucien Bergery et les débuts du management en France », *Mélanges d'histoire sociale offerts à Jean Maitron,* Paris, Éditions ouvrières, 1976, p. 177-190. Bergery est en quelque sorte l'envers de Lucie Baud dans l'œuvre de Michelle Perrot : le patron organisateur *versus* l'ouvrière rebelle.

13. « Le regard de l'Autre : les patrons français vus par les ouvriers », dans M. Lévy-Leboyer (éd.), *Le Patronat de la seconde industrialisation*,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

Piochant dans la presse ouvrière, les chansons, les tracts et la littérature, elle se montre attentive à la pluralité des visions du monde : celle du patron protecteur contraste avec l'hostilité et parfois la haine qui sourdent des dénonciations, non exemptes de fantasmes, lancées contre ces « seigneurs » et « saigneurs », présentés comme des despotes jouisseurs et ventripotents. Michelle Perrot dresse ainsi un bestiaire de la figure patronale qui se prolonge tout au long du XXe siècle. Et parce qu'elle se reproche d'avoir trop négligé le consentement ouvrier à la domination patronale, elle revient à plusieurs reprises sur le paternalisme et son efficacité dans l'évitement des conflits[14]. Elle prête aussi attention à un « saint-simonisme ouvrier, admirateur des machines » comme à l'essor d'une certaine expertise syndicale, malgré le caractère minoritaire de ces deux types de points de vue.

Ce complexe rapport ouvrier à la machine est un autre fil que Michelle Perrot suit avec attention. Elle signale les violentes émeutes qui eurent lieu à Roubaix en 1867, dont elle fait une des dernières manifestations luddites du siècle, mais souligne par ailleurs la rareté des bris de machines, ne recensant que huit conflits dirigées contre celles-ci (*OG*, p. 67, p. 261, p. 578-579). Elle continue par la suite d'explorer le rapport des ouvriers à la machine dans une série d'articles. Elle reviendra sur cette ambivalence, entre fascination et révulsion destructrice, qui caractérise le premier XIXe siècle et culmine autour de 1848[15]. Les femmes, quant à elles, ne cessent d'utiliser des machines : métiers à tisser, machine à coudre Singer[16] ou machine à écrire Remington.

Paris, Les Éditions ouvrières, 1979, p. 293-306.

14. *Ibid*. et surtout M. Perrot, « The three ages of industrial discipline in nineteenth-century France », dans J. Merriman (éd.), *Consciousness and Class Experience in Nineteenth-Century Europe*, New-York, Holmes&Meier Publishers, 1979, p. 149-168, notamment p. 154 et notes.

15. M. Perrot, « Les ouvriers et les machines en France dans la première moitié du XIXe siècle », *Recherches*, n° 32-33, 1978, p. 347-373. Depuis, François Jarrige a renouvelé l'analyse dans *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle*, Rennes, PUR, 2009.

16. On pourrait suivre la Singer dans l'œuvre de Michelle Perrot depuis les années 1970 jusqu'à *Histoire de chambres* (Paris, Éd. du Seuil, 2009, p. 282).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

C'est l'occasion d'analyser le discours tenu sur la machine, censée (quand elle est simple…) convenir aux femmes et à leur dextérité. Occasion aussi de mettre au jour une autre ambivalence : loin de libérer la femme, comme le répétait un slogan de la firme Moulinex dans les années 1950, la machine, « si elle signifie la sortie hors du foyer familial et l'entrée plus massive des femmes sur le marché du travail industriel, n'implique ni leur libération, ni leur promotion, ni leur accès à la technique ». Pis, dans la mesure où les femmes ne construisent jamais ces machines et qu'on leur confie uniquement les plus simples, elles en sont réduites à admirer la maîtrise des hommes : ainsi la domination « mécanique » reproduit-elle la domination masculine[17].

Enfin, l'histoire des grèves conduit Michelle Perrot à prêter attention à la jeunesse. C'était, dans sa thèse, une simple incise : « La situation d'apprenti ou d'auxiliaire est classiquement celle de souffre-douleur » (*OG*, p. 316) ; ce sera la matrice d'un article sur la jeunesse ouvrière[18]. Mais si elle revient sur les maltraitances et les coups, qui constituent le lot commun de la jeunesse ouvrière, l'historienne se montre aussi attentive aux rites d'entrée et de sortie de cet âge transitoire, à la mobilité de la jeunesse ouvrière qui initie au métier, à l'amour, à la sociabilité, à la politique. Elle le fait dans un article tout entier structuré par la problématique du genre : il montre en effet comment les rôles sociaux sexués façonnent constamment ces expériences – fête des Catherinettes d'un côté, conseil de révision de l'autre ; il rappelle l'importance de la violence masculine « où se mêlent goût de l'exploit physique et désir de la prouesse », tandis que les filles d'usine doivent fréquemment subir des pratiques de cuissage[19]. « La classe ouvrière n'est pas le lieu privilégié d'émancipation des filles », conclut Michelle Perrot.

Au-delà de l'histoire du travail à proprement parler, Michelle Perrot profite de la rare connaissance des sources

17. M. Perrot, « Femmes et machines au XIXe siècle », *Romantisme*, n° 41, 1983, p. 5-18.

18. M. Perrot, « La jeunesse ouvrière : de l'atelier à l'usine », dans G. Levi et J.-C. Schmitt (éd.), *Histoire des jeunes en Occident*, Paris, Éd. du Seuil, 1996, p. 85-141.

19. Voir sa préface au livre de M.-V. Louis, *Le Droit de cuissage. France, 1860-1930*, Paris, L'Atelier, 1994.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

qu'elle a acquise pour dresser un tableau des enquêtes sur la condition ouvrière tout au long du XIXe siècle[20]. Elle analyse la pluralité des démarches qui croisent enquêtes sur la médecine, sur la criminalité, sur les professions ou les crises, en un temps où (à partir de 1848) le Parlement se saisit davantage de ces questions, l'étape décisive survenant en 1891 avec la fondation de l'Office du travail, qui s'érige en « Panoptique du Travail[21] ». Elle souligne la rareté des ouvriers et des socialistes parmi les enquêteurs. Elle s'attache au cas de deux femmes (Zoé Gatti de Gamond et Julie-Victoire Daubié), tout en notant la domination des économistes, des administrateurs et des médecins. Elle s'efforce d'évaluer ces enquêtes et souligne la cécité qui pousse les enquêteurs à se focaliser sur Paris alors que l'industrialisation est d'abord provinciale, à s'enfermer aussi dans la dénonciation de mœurs jugées *a priori* dissolues. Cette étude, brève mais pénétrante, qui relève d'une histoire des sciences sociales, propose une fois de plus des pistes, s'agissant notamment du rapport aux pauvres ou du système pénitentiaire, que l'historienne suivra dans des travaux ultérieurs.

La parole ouvrière est rare dans ces enquêtes. D'où la considération que Michelle Perrot accorde à l'ouvrage des frères Bonneff, *La Vie tragique des travailleurs*[22]. L'historienne du XIXe siècle se doit de traquer dans les archives les échos fugaces des voix, mais aussi de prêter attention à l'écriture. Si sa thèse fait un usage très précis de la presse ouvrière, l'intérêt que lui porte Michelle Perrot dépasse celui que l'on accorde à une source. L'historienne souligne ailleurs combien la conscience de classe s'est nourrie d'une alphabétisation et d'une éducation croissantes qui pour autant ne débouchent pas sur une mobilité sociale ascendante[23]. Dès

20. M. Perrot, *Enquêtes sur la condition ouvrière en France au XIXe siècle. Étude. Bibliographie. Index*, Paris, Microéditions Hachette, 1972.

21. Titre de la préface qu'elle donne à l'ouvrage d'I. Lespinet-Moret, *L'Office du Travail, 1891-1914. La République et la réforme sociale*, Rennes, PUR, 2007.

22. L. et M. Bonneff, *La Vie tragique des travailleurs*, Paris, EDI, 1984, avec une préface de M. Perrot, p. VII-XXVII.

23. « On the formation of the French working class », dans I. Katznelson et A. E. Zolberg (éd.), *Working-Class Formation. Nineteenth-Century Patterns in Western Europe and United States*,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit

lors, on comprend pourquoi l'écriture ouvrière, quoique «critiquée, contestée, vouée à certains genres dits populaires – chansons, poésies – est un enjeu de lutte[24].» Si, dans son article sur les «vies ouvrières» dans *Les Lieux de mémoire*, Michelle Perrot se concentre sur les mémoires de Maurice Thorez, d'Agricol Perdiguier et sur le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* qu'avait initié Jean Maitron, elle embrasse en réalité le large panorama de l'époque contemporaine. On y retrouve le goût de l'historienne pour une «veine libertaire qui, de Vallès à Navel, dit la révolte contre l'école, le travail, la famille, la morale et toutes les contraintes sociales et politiques», face au récit thorézien compassé, corseté dans «le communisme, de tous les courants le plus castrateur». Elle souligne judicieusement combien les écrivains ouvriers privilégient le témoignage exemplaire et construisent leur récit comme «un testament, autour de ce qui fonde leur légitimité: la souffrance, le travail, l'expérience militante». Aussi la prise d'écriture pour les femmes s'avère-t-elle encore plus rare: «Exclues de la remémoration, elles écrivent peu.» Mais immédiatement Michelle Perrot mentionne quelques exceptions: elle s'arrête sur les mémoires de la syndicaliste Jeanne Bouvier, et mentionne aussi «Suzanne Voilquin, Lucie Baud».

Alors que l'histoire du XIXe siècle a presque complètement délaissé l'histoire ouvrière, l'intérêt insistant de Michelle Perrot pour cette militante de Vizille et son témoignage fulgurant me touche. Car à se pencher longtemps sur les humbles, à démêler les fils de la domination qui les enserre, à noter scrupuleusement leurs trajectoires, leurs colères et leurs rêves des mondes ouvriers, l'historienne nous a donné des textes magnifiques qui inspirent encore. Nous lisons Michelle Perrot avec gratitude[25].

Xavier VIGNA

Princeton, Princeton UP, 1986, p. 71-110, p. 105.

24. M. Perrot, «Les vies ouvrières», dans P. Nora (éd.), *Les Lieux de mémoire* [1992], t. III, Paris, Gallimard, coll. «Quarto», 1997, p. 3937-3971.

25. Je remercie François Jarrige et Michelle Zancarini-Fournel pour leurs suggestions après relecture d'une première version de cet article.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bourgogne - - 193.52.245.81 - 07/09/2017 13h45. © Editions de Minuit